

—Jamais ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Oh ! monsieur Robert, j'aurais dû fuir.

—Mais pour quel motif ?

—Je ne puis vous le dire.

—Eh bien ! je vous déclare, moi, que je n'en démordrai pas. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, je vous aime, je veux vous épouser, tant pis ! Je ne vous quitte pas avant d'avoir obtenu votre consentement. Je veux vous demander à vos parens. Je suis fils de magistrat, je suis décoré d'une médaille, je...

—Raison de plus pour que je refuse ! murmura-t-elle.

—Comment, raison de plus ! Décidément nous jouons aux charades, chère Pauline.

—Non, car je vous déclare très clairement que, dussé-je en mourir, je ne vous reverrai jamais !

En même temps, Pauline dégagait vivement son bras et s'enfuit.

Les derniers mots de Pauline avaient été articulés d'un ton si ferme que Robert resta planté sur ses jambes sans oser faire un pas. Quand il revint de son émotion, Pauline avait disparu.

Il rentra au logis désespéré. Il sanglota comme un enfant.

Le lendemain, au moment où il venait de s'habiller en songeant à la Morgue et aux fantastiques filets de Saint-Cloud, une main frappa doucement à sa porte.

—Entrez, cria-t-il.

La porte s'ouvre ; Pauline paraît ; Pauline en larmes, les yeux rougis, le visage pâle et la toilette dans un désordre qui annonce le plus violent désespoir.

—Pauline ! s'écria-t-il, vous ici ! Quel bonheur !

Mais déjà Pauline joint ses mains suppliantes ; les pleurs et les sanglots étouffent sa voix.

—Qu'avez-vous ? s'écria Robert.

—Oh ! monsieur, sauvez-moi ! sauvez-nous !

—De quel danger ?

—De la justice. Arrachez-nous à l'infamie !

—Que voulez-vous dire ? Parlez, Pauline !

—Ma mère... Oh ! comment dire cela ? Ma mère va être arrêtée. Le juge d'instruction l'a fait venir. Oh ! Monsieur, la prison ! le déshonneur ! Ma mère est perdue !

—Comment puis-je la sauver ?

—Le juge d'instruction est votre oncle. Le billet que vos amis ont souscrit à votre profit est venu à échéance ; il n'a pas été payé. Vos amis ont porté plainte en usure. Cette plainte en a révélé d'autres sans doute. Oh ! monsieur, si vous ne venez à son aide, ma pauvre mère est perdue !

—Ah ! mon Dieu ! madame votre mère... serait... Mine. Harpagon ! s'écria Robert en laissant échapper de surprise la main de Pauline, qui, affaissée sur le parquet, le visage dans ses deux mains, n'osait plus même pleurer. La pauvre enfant attendait l'arrêt. Voyant que Robert ne répondait point, elle reprit la parole d'une voix entrecoupée :

—C'est ma mère, monsieur ; je l'aime, malgré ses torts. Si elle est impitoyable pour les autres, elle a toujours été si bonne pour moi ! Elle m'a éloignée de la maison ; elle m'a mise dans un pensionnat ; elle m'a fait élever comme la fille d'un grand seigneur. Mais quand je suis revenue au logis, j'ai bientôt découvert la source odieuse de cette opulence. Oh !

A a

si vous saviez avec quel soin je cherchais les victimes de ma mère afin de panser de ma main les blessures que la sienne avait faites ! Cette pauvre veuve chez qui nous nous sommes vus avait jadis été victime des spéculations de ma mère ; heureusement que sa bourse s'ouvrait toujours pour moi, car elle ne sait rien me refuser, si ce n'est de renoncer à ce genre d'opérations. J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur ; je l'ai même menacée de la quitter, si elle ne cessait son affreuse industrie. Elle me l'avait promis enfin, quand ce malheureux billet vint la tenter de nouveau.

Pauline cessa de parler, et ses sanglots redoublèrent.

Tout à coup l'étudiant se leva ; il semblait plus mûr de dix ans. Ce n'était plus le jeune homme qui partage sa vie entre le bal et le billard : il était digne et sérieux. Il releva Pauline, et lui dit d'une voix douce et grave :

—Mon enfant, je consens à sauver votre mère, mais à une condition... c'est qu'elle sera la mienne aussi ; c'est que vous m'accorderez cette main que vous me refusiez si durement hier.

Pauline jeta un cri, un de ces cris de joie qui partent de l'âme. Elle se leva d'un bond, et saisissant la main de Robert :

—O noble cœur ! s'écria-t-elle.

—Maintenant, dit-il, à l'œuvre !

Il passa son plus bel habit noir, accrocha à sa boutonnière sa plus grosse médaille, et prit le bras de Pauline sous le sien. Le concierge courut chercher une voiture. Les deux amans y montèrent. Robert se fit conduire à la demeure de son oncle. Il laissa Pauline dans le fiacre et monta.

Le vieux magistrat était en train de feuilleter le dossier d'un procès.

—Quel bon vent t'amène, cher neveu ? dit-il.

—Le vent de l'affaire que vous tenez probablement entre les mains.

—L'affaire de l'usurière du quartier latin ?

—Précisément. C'est à mon profit que le billet en question a été fabriqué par mes Euryales.

—Ah ! tu appelles cela à ton profit ?

—J'en ai payé de bien plus chers. Et puis, dans cette circonstance, c'était une manière détournée et délicate d'augmenter la dot de ma femme.

—Quelle est cette plaisanterie ?

—Je ne plaisante jamais quand il s'agit de mariage. Ce n'est pas un sujet assez gai pour cela. Bref, j'épouse la fille de Mme Harpagon, votre cliente ; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous la présente à l'instant.

Robert laissa son oncle ébahi, courut chercher Pauline et l'amena, moitié de gré, moitié de force. L'oncle indigné voulait se retirer, mais à peine eut-il aperçu Pauline qu'il revint sur ses pas. Il lui semblait la reconnaître. Il s'approcha, la regarda avec ravissement, et s'écria en la contemplant :

—Comment, c'est cet ange ?

—Comme vous dites, mon oncle. Le mot est connu, mais n'en est pas moins juste.

L'oncle de Robert et l'homme noir qui avait rencontré Pauline au chevet des mourans pendant le choléra n'étaient qu'un seul et même personnage. C'est ainsi dans tous les romans et quelquefois même dans la réalité, ce roman par excellence.